

épargné par cette protection ; la condition, quant à la chair, demeurant la même que lorsqu'ils sont exposés au froid et au mauvais temps.

Lorsqu'on souffre que les animaux couchent sur la paille mouillée, ou sur un plancher humide, sans paille du tout, le froid affecte davantage leurs corps humides. Les vaches laitières donnent plus de lait et un meilleur, lorsqu'elles sont bien soignées ; les chevaux sont plus forts et plus ardents au travail ; les moutons fournissent de la laine plus fine et en plus grande quantité, il en péricite moins l'hiver, et tous viennent en meilleur état le printemps lorsqu'ils ont été mis à couvert du froid ; l'hivernement des cochons serait moins dispendieux, si on les tenait dans une porcherie chaude et en bon état de propreté.

Outre la perte présente et immédiate que l'on subit par l'exposition des animaux au froid, il y a une autre perte formidable d'un caractère moins immédiat, mais non moins réel : c'est l'échec que les jeunes animaux reçoivent dans leur croissance, et dont ils ne reviennent jamais. Que deux veaux soient nourris et traités absolument de la même manière, à toutes les époques de leur croissance, à l'exception d'en exposer un au froid et à l'humidité, pendant un seul hiver ; tandis que l'autre sera nourri régulièrement, à son aise, sous un bon abri, et cette différence se fera sentir dans leurs dimensions relatives, pour le reste de leur vie ; jamais celui qui aura été chétif ne paiera les frais de son entretien. Pour ne rien dire de la perte du fourrage foulé aux pieds sur un terrain humide, une nourriture donnée irrégulièrement et en contre-temps, en portions trop fortes ou trop faibles, on avouera qu'à ce compte là on peut estimer la perte d'au moins un tiers de l'hivernement ; car celui qui est aussi peu soucieux que de laisser ses animaux dépérir par le froid ou par l'humidité constante dans ses étables, n'est pas plus soucieux à l'égard des fourrages dont il dispose pour ses animaux, que de la manière de les soigner et de bien préparer la nourriture qu'il doit donner à ses animaux ; ses fourrages ne sont pas plus à l'abri de l'intempérie des saisons que ne le sont ses animaux.

Etant donné que nous subissons des pertes aussi considérables par notre propre faute, et que nous nous nous plaignons constamment et amèrement que l'agriculture ne paie, pourquoi ne pas essayer de faire mieux, la chose étant possible, facile même, en suivant les règles suivantes, qui sont à la portée de tous :

10. Bien couvrir tout le fourrage pour que le mauvais temps n'en diminue pas la qualité.
20. Bien abriter la paille pour la litière, afin qu'elle soit toujours sèche et douce ; il serait même avantageux de la couper au hache paille, pour la litière.
30. Nourrir régulièrement, soit quant au temps, soit quant à la qualité afin que les animaux ne soient pas rendus inquiets ou d'humeur par le retard ou la mauvaise qualité des aliments.
40. Donner, chaque soir, aux animaux, une bonne litière sèche, afin qu'ils ne souffrent pas de l'humidité.
50. Tenir bien nets les étables ; avoir le soin de bien étriller et de panser les animaux, d'une manière régulière, afin qu'ils n'éprouvent pas le malaise occasionné par la malpropreté.

60. Pourvoir les animaux d'amples crèches et râteliers, afin d'empêcher la perte du fourrage, des racines et des aliments liquides.

70. Donner un soin particulier aux jeunes animaux, afin qu'ils ne deviennent pas rabougris, et qu'ils ne soient arrêtés irrévocablement dans leur croissance.

Notes de voyage de notre correspondant M. Emile Castel.

(Suite.)

Au mois de février 1886, Vancouver n'existait pas ; on y voyait à peine une douzaine de maisons de bois le long du rivage ; au 1er mars, l'emplacement de la ville n'était peuplé que des géants de la forêt. Et quels géants ! Nombre d'entre eux ne comptait pas moins de 25 à 40 pieds de tour à la ceinture. De ces colosses aujourd'hui disparus, on a conservé par un sentiment de curiosité très légitime quelques tranches qu'on a dressées le long des murs des constructions qui les ont remplacées.

On n'a triomphé de cette forêt qu'à prix d'or, et le coût du défrichement complet d'un acre de terrain est monté jusqu'à \$300.

Au 1er mars 1886 commençaient les travaux ; le 6 avril la cité était incorporée et l'administration était élue. Le premier maire fut M. M. A. Maclean. Le 5 mars le C. P. R. mettait en vente ses terrains, ce qui était impatientement attendu. Les deux mois suivants furent bien employés, les travaux étaient poussés activement de toutes parts ; les rues s'alignaient, les constructions s'élevaient à vue d'œil, poussant comme des champignons par un nuit d'automne. Le 13 juin tout était à refaire. L'incendie brutal et dévastateur avait tout anéanti, sauf deux ou trois maisons. Tous avaient souffert de grandes pertes.

"Tous n'en mouraient pas, mais tous étaient atteints ;" quelques-uns virent disparaître sous le fléau destructeur leurs dernières ressources et devinrent "penniless." Mais la population est énergique et s'élève à la hauteur des circonstances ; le lendemain, à quatre heures du matin tout le monde est à l'œuvre, on reprend les travaux. Tout est perdu ; rien n'est désespéré. "Nil desperandum" sera la devise de Vancouver, qui renait de ses cendres, plus confiante que jamais en ses glorieuses destinées.

Aujourd'hui, deux ans après l'incendie, les rues Cordova, Water, Hastings, Granville sont remplies de maisons de commerce aux vastes proportions. Le magnifique hôtel "Vancouver," construit par le C. P. R., dresse au coin des rues Granville et Georgia, ses massives et confortables constructions. De toutes parts dans les rues adjacentes s'élèvent des centaines d'élégantes et coquettes résidences, dont le nombre est déjà insuffisant.

Il fait bon être propriétaire à Vancouver. Deux capitalistes, l'un canadien et l'autre français, que j'ai rencontrés à l'hôtel Vancouver, et qui sont engagés dans la spéculation, tirent actuellement 14 à 15 pour cent de leurs capitaux employés à l'achat de maisons d'habitations et sont assurés d'un revenu de 20 à 24 pour cent pour l'argent qui leur sert à construire des résidences qui sont louées d'avance.

Aussi faut-il voir le mouvement de la spéculation des terrains, et l'on peut, si l'on désire acheter des lots de ville, s'adresser sans hésitation, je ne dirai pas en toute sécurité, au premier passant venu. Tout le monde est "Real Estate agent," à Vancouver, pour le moment.

Les lots de ville sont de dimensions variées, les uns ont 25 x 120 et d'autres 150 x 120, d'autres encore 66 x 132. Il y a des lots de maisons d'habitation depuis \$100 jusqu'à \$1,000, suivant la grandeur et le quartier. Les lots de